

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	- (1993)
Heft:	1
Artikel:	Les métaphores optiques dans la Philosophie des formes symboliques d'Ernst Cassirer
Autor:	Janz, Nathalie
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870492

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES MÉTAPHORES OPTIQUES DANS *LA PHILOSOPHIE DES FORMES SYMBOLIQUES* D'ERNST CASSIRER

La philosophie ne se constitue que par cette affirmation de soi, dans la conviction qui la fait se reconnaître comme l'organe propre de la connaissance du réel. [...] Plus la philosophie met de rigueur à vouloir déterminer son objet, et plus cet objet, pris dans cette détermination même, lui fait problème¹.

Les métaphores optiques introduisent à la lecture de *La Philosophie des formes symboliques* du point de vue épistémologique, historico-philosophique et stylistique. Les métaphores autour de la réflexion permettent de rejeter la vision naïve des anciens qui considéraient le langage comme miroir du monde et de réorienter la philosophie sur la connaissance de l'esprit qui se réfléchit dans le langage et les formes symboliques comme le mythe, la connaissance scientifique, etc. Les métaphores de la réfraction nous livrent tout le spectre du symbole, sa composition en trois fonctions, l'expression, la représentation et la signification. Enfin, le kaléidoscope permet de caractériser ce double labyrinthe pluridisciplinaire que sont l'œuvre de Cassirer et la fameuse bibliothèque de Warburg où il fit ses recherches.

Les métaphores optiques interviennent fréquemment dans la philosophie en général. Qui n'a jamais entendu parler des «vues de l'esprit» ou des «yeux de l'âme», du «miroir aux sortilèges» que constitue le langage pour les empiristes anglais ou, chez Kant, des intuitions sans concepts qui sont «aveugles».

1. Ernst CASSIRER, *La Philosophie des formes symboliques* (PFS dans la suite du texte), I: *Le Langage*, II: *La Pensée mythique*, III: *La Phénoménologie de la connaissance*, tr. O. Hanson-Love et J. Lacoste, Paris: Minuit, 1972. La citation en exergue est tirée de PFS III, p. 16.

Dans *La Philosophie des formes symboliques* elles prennent pourtant un relief particulier aussi bien du point de vue quantitatif que qualitatif. Ernst Cassirer fait de la métaphore optique, non pas un usage occasionnel mais régulier — la métaphore devenant ainsi métaphore filée; de plus, il ne l'emploie pas comme une simple forme de rhétorique mais l'élève au rang de style philosophique.

«Le miroir», «le reflet», et les «milieux réfringents» constituent un fil rouge pour la lecture de la *PFS* à au moins trois titres : épistémologique, historico-philosophique et stylistique. Les métaphores optiques introduisent premièrement à la «phénoménologie de la connaissance²» de Cassirer, à ce que l'homme peut connaître du monde et de l'esprit. Un petit détour par la terminologie allemande et la traduction française de la *PFS* permettra ensuite de montrer comment Cassirer rejette les métaphores optiques de la tradition philosophique antique et moderne, puis comment il constitue, dans sa théorie des formes symboliques, son propre réseau métaphorique autour de la réflexion³ et de la réfraction. La métaphore est un outil privilégié pour mettre en évidence les fonctions expressive, représentative et significative du symbole. Enfin nous envisagerons la *PFS* dans sa dimension «kaléidoscopique», à savoir dans son caractère fondamentalement pluridisciplinaire.

1. Les métaphores de la réflexion

Les métaphores de la réflexion, qui s'articulent principalement autour des images du «miroir» et du «reflet», se trouvent dans les deux premiers volumes de la *PFS*. Elles donnent à voir la relation entre l'homme et le monde, comment le premier peut se connaître par le second. Ce qui frappe à première lecture, c'est que ces métaphores sont insérées dans un contexte argumentatif récurrent qu'illustre la citation suivante :

2. Au sens hégélien et husserlien du terme. Voir la définition donnée *infra* (p. 139).

3. Le terme de réflexion est évidemment ambigu dans le double contexte philosophico-optique, il s'agit ici, ainsi que dans la suite du texte, du phénomène optique, du changement de direction des ondes lumineuses qui rencontrent un corps interposé, du reflet d'un objet dans un miroir, et non de la réflexion comme retour de la pensée sur elle-même.

La connaissance comme le langage, le mythe et l'art: aucun ne joue le rôle de pur miroir qui renverrait simplement, telles qu'elles se produisent en lui, les images d'un donné de l'être extérieur ou de l'être intérieur; ce ne sont pas des milieux indifférents, mais les véritables sources de lumière, les conditions du voir et l'origine de toute configuration visuelle⁴.

Cette formulation se divise nettement en deux parties mises en opposition par le connecteur «mais», la première niant une théorie réductionniste du miroir, où la connaissance ne serait qu'une simple reproduction, une copie des choses et la seconde poursuivant la métaphore optique notamment à l'aide du terme de «configuration» qui souligne la dimension constructive de la connaissance, son organisation formelle, sa structure. On pourrait étayer ce contraste en relevant l'aspect passif des premières images, l'idée de quelque chose d'accompli et de statique, alors que la connaissance est ensuite présentée dans son principe originel, ce à partir de quoi quelque chose se crée une forme. Ce principe dynamique est un leitmotiv de la philosophie de Cassirer, principe sur lequel nous aurons l'occasion de revenir tout au long de ce travail.

De cette double définition de la connaissance que Cassirer donne au moyen de métaphores optiques, la première négative et la seconde affirmative, nous pouvons tirer des informations aussi bien en épistémologie qu'en histoire de la philosophie. C'est grâce aux métaphores que nous pourrons saisir les rapports entre l'homme et le monde puis entre les mots et les choses. De plus, elles nous aideront à situer Cassirer dans sa rupture ou sa continuité par rapport à ses prédécesseurs.

1. 1. Les métaphores de la réflexion comme instrument en épistémologie

Dans la longue introduction au volume sur le langage (*PFS I*), Cassirer expose très clairement sa théorie de la connaissance en termes de «miroir» et de «reflet». Il rejette l'idée commune selon laquelle le langage est le miroir dans lequel le monde se reflète et il lui substitue une perspective différente: c'est l'esprit qui se réfléchit dans le miroir que constitue pour lui le langage. Le mot recèle donc non pas l'image de la chose mais l'image de la conscience se rapportant à la chose.

4. *PFS I*, p. 35.

Derrière ce revirement épistémologique radical, ce retournement du miroir qu'est le langage, du monde vers la conscience, apparaît un nouveau type de connaissance, l'homme cherchant non plus à connaître les choses mais son propre esprit, les structures de sa pensée auxquelles il peut avoir accès, sous forme de traces, dans le langage. La position de notre auteur est, sur ce point, d'inspiration kantienne. Le monde ne se livre pas dans ce qu'il est, nous n'avons pas accès à l'en soi de la chose ; il n'y a pas de «donné brut» car dès le moment où le sensible est perçu, il est immédiatement organisé par la conscience. Puisqu'il ne peut connaître les choses en soi, le philosophe doit se concentrer sur notre façon de les appréhender, laisser de côté l'objet perçu pour se concentrer sur la perception.

Le principe de la dynamique se retrouve donc au cœur de l'épistémologie cassirérienne : il ne s'agit plus d'étudier comment le monde est organisé mais les différentes façons dont l'esprit organise ce monde.

1. 2. Les métaphores de la réflexion comme prise de position en histoire de la philosophie

Si Cassirer s'inscrit clairement à la suite de Kant, il règle également des comptes avec des traditions philosophiques plus anciennes, et l'on ne peut concevoir l'épistémologie cassirérienne que dans le contexte plus vaste de l'histoire de la philosophie⁵. L'introduction au premier volume de la *PFS* est avant tout une critique de l'idéalisme⁶ et du sensualisme⁷. Deux arguments contre la vision naïve du miroir «idéaliste» vont nous servir à affiner peu à peu la métaphore du «reflet»; Cassirer va substituer à la simple image reflétée du monde une image construite des structures de l'esprit.

Etablissant un panorama historique du concept d'«être», Cassirer s'oppose à l'unité et à la simplicité de ce concept car

5. Précisons, comme nous allons le voir par la suite, que Cassirer ne considère pas l'histoire de la philosophie comme une fin en soi, mais qu'il l'utilise de façon dynamique : il faut à la fois enrichir la signification des concepts tout en évitant les écueils qu'ont rencontré nos précurseurs.

6. Cassirer ne limite pas son étude à l'idéalisme de Platon mais étudie cette pensée dans son évolution historique, jusqu'à l'époque de Heinrich Hertz et Helmholtz qui donneront une nouvelle orientation à la théorie du «reflet» («Abbildtheorie»).

7. Nous ne parlerons pas de la critique du sensualisme parce qu'elle n'est pas faite au moyen de métaphores optiques.

chaque manière nouvelle de le considérer, chaque direction de pensée inédite l'enrichissent d'un moment nouveau. La rigidité du concept d'être disparaît dans un flux et un mouvement généralisés ; s'il est encore possible de penser l'unité de l'être, c'est comme un but à atteindre et nullement en tant qu'elle serait déjà présente à l'origine de ce mouvement⁸.

Cette analyse du concept d'«être» a une incidence directe sur la façon dont on peut connaître les choses. Il n'est plus possible de considérer que la connaissance est un pur «reflet» de choses données au départ (dans leur essence), c'est une image que nous réélaborons sans cesse. On peut voir, derrière l'élaboration progressive du concept d'«être», une description de la construction des concepts en général.

La critique de l'idéalisme se poursuit par le fait que ses représentants ont toujours opposé le monde sensible au monde intellectuel — ou procédé par dichotomies (sujet/objet, monde interne/monde externe, etc.) — tout en cherchant à les délimiter précisément. Or pour Cassirer l'accomplissement du spirituel ne peut se trouver que dans le sensible.

Le seul moyen d'échapper à [la] dialectique de la théorie métaphysique de l'être est de comprendre dès le départ le «contenu» et la «forme», l'«élément» et la «relation» comme des déterminations qui ne sont pas indépendantes mais données ensemble et pensées dans leur conditionnement réciproque⁹.

Cassirer décrit là la nouvelle tâche de la philosophie qui consiste à définir cette «vision du monde» où il n'y a plus ni objet pur, ni conscience pure mais une nouvelle forme de relation, une organisation complexe de l'un et de l'autre.

On comprend dès lors que les métaphores du «miroir» et du «reflet» (l'image du monde dans le langage ou la connaissance comme copie des choses) des idéalistes sont d'une nature très différente de celles que Cassirer veut présenter. Cette différence se manifeste à deux niveaux principalement, d'une part ce qui est reflété, et d'autre part la manière dont s'opère la réflexion : le miroir idéaliste renvoie passivement une image des choses dans leur essence, alors que, dans le miroir de Cassirer, c'est la façon dont l'esprit perçoit et organise le monde qui se construit progressivement.

8. *PFS I*, p. 15.

9. *PFS I*, p. 41.

A ce point du développement, on peut se demander si ces deux significations diamétralement opposées du principe de réflexion ne devraient pas correspondre à des termes distincts. Or la traduction française ne possède qu'une seule terminologie. Il convient donc maintenant de voir ce qu'il en est de l'original allemand et dans quelle mesure il peut nous permettre de mieux saisir les métaphores optiques.

1. 3. La terminologie allemande des métaphores optiques

L'un des reproches que l'on peut faire aux traducteurs français de la *PFS* est d'avoir considérablement aplati les nuances apportées par Cassirer aux métaphores optiques. Par exemple, le terme de *reflet* ne traduit pas moins de quatre notions allemandes : «*Spiegelbild*», «*Gegenbild*», «*Abbild*», et «*Spiegelung*¹⁰». Bien que leurs significations puissent se rattacher à une isotopie commune, ces termes ne sont pas synonymes : «image reflétée, reflet» (*Spiegelbild*), «pendant, copie» (*Gegenbild*), «image, reproduction» (*Abbild*), «réflexion, réfléchissement» (*Spiegelung*). On ne peut pas, par exemple, réduire le processus (*Spiegelung*) au résultat (*Spiegelbild*), ni inversement.

Mais sans s'attarder sur les difficultés de la traduction philosophique, il est indispensable d'attirer l'attention du lecteur francophone sur la manière dont s'organise la terminologie de Cassirer. Si l'on se limite aux trois termes-clés de «reflet», «refléte» et «miroir», il faut, pour chacun, distinguer deux traductions opposées correspondant chacune à un contexte précis. Dans la critique de l'idéalisme, Cassirer rejette la théorie naïve de la connaissance comme simple reflet du monde au moyen de quatre notions : *Abbild*, *Abbildungstheorie*, *abbilden* et *Spiegel*. Il construit par contre sa théorie du langage où l'esprit se refléchit grâce aux termes de : *Spiegelung*, *Gegenbild*, *Spiegelbild* et *widerspiegeln*. La traduction française ne rend nullement l'opposition entre *Abbild/Gegenbild*, *Spiegelung*¹¹ ou *abbilden/widergespiegeln*¹²,

10. On trouve aussi une occurrence du terme «*Gesammtanschauung*» (manière de voir, point de vue global).

11. Cf. *PFS* I, p. 15, 152, 175, 245, correspondant respectivement, dans la version allemande *Philosophie des symbolischen Formen*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1988, aux p. 5, 150, 174, 248.

12. Cf. *PFS* I, p. 151, 154, 262 et dans la version allemande citée ci-dessus, p. 149, 152, 265.

puisque'elle traduit tous les termes de la première dichotomie par «reflet» et les deux seconds par «refléter». On ne trouve pas même une note du traducteur pour signaler la distinction faite en allemand.

Cette opposition terminologique est pourtant significative puisque c'est en rejetant la métaphore naïve du «reflet» que va se déployer la philosophie des formes symboliques :

Il ressort avec constance que, loin de se borner à enregistrer et à reproduire un agencement donné du réel, cette compréhension [du monde] implique une libre activité de l'esprit. Il n'y a pas de véritable intelligence du monde qui ne repose ainsi sur certaines directions non pas tant de contemplation que de *formation spirituelle*¹³.

Le problème terminologique propre à la traduction française de la *PFS* pourrait trouver une ébauche de solution en réservant les termes de «reflet», «réfléter» pour la théorie naïve de la connaissance comme reproduction du monde (*Abbildtheorie*) alors que le verbe «se réfléchir» décrirait le résultat des activités de l'esprit tel que nous en trouvons les traces dans le langage (*widerspiegeln*).

Enfin les métaphores du «miroir» et du «reflet» ont subi tant de substitutions que l'on peut se demander si Cassirer cherche à les améliorer ou à s'en libérer. Le philosophe doit en fait se garder des mauvais outils et créer de façon autonome ceux qui lui permettront de redéfinir le travail de l'esprit et les principes de la connaissance. L'esprit ne constitue pas ses «simulacres internes¹⁴» sur le mode d'une image reflétée mais au moyen de symboles¹⁵. L'avantage d'un tel concept peut se résumer en ceci que le miroir ne nous donne qu'une image de l'objet alors que le symbole nous livre le résultat des opérations de l'esprit.

Pour saisir toute la richesse de ce nouveau concept, la nouvelle perspective cognitive qu'il nous ouvre et ce que les formes symboliques nous apprennent sur la façon dont l'esprit décrit la réalité, Cassirer conserve les métaphores optiques mais change de loi physique, passant de la réflexion à la réfraction.

13. *PFS* III, p. 26; (ici comme par la suite les italiques sont de Cassirer).

14. *PFS* I, p. 14.

15. Je renvoie ceux qui s'intéressent aux différences entre les signes et les images reflétées dans un miroir à l'essai de Umberto Eco, «Sugli specchi», in *Sugli specchi e altri saggi*, Milano : Bompiani, 1985, p. 9-37.

2. *Les métaphores de la réfraction*

Le concept de «symbole» constitue le thème central des métaphores de la réfraction puisqu'il

se trouve pour le coup transformé en *focus* spirituel, en authentique foyer du monde intellectuel. En lui convergent les lignes directrices de la métaphysique et de la théorie générale de la connaissance; en lui se noue le lien entre les problèmes de la logique générale et ceux de chaque science théorique¹⁶.

Les «milieux réfringents» que constituent les formes symboliques, ainsi que leurs «indices de réfraction» que le philosophe doit déterminer, ne se trouvent que dans le troisième volume de la *PFS* sur la phénoménologie de la connaissance. Cassirer «veut connaître la nature particulière des divers milieux réfringents, percer à jour la constitution de chacun et les lois de sa structure¹⁷».

2. 1. *Les milieux réfringents*

Lorsqu'un rayon lumineux est doublement réfracté dans un prisme, la lumière se décompose en différentes couleurs. Analogiquement, le spectre de l'organisation symbolique du réel se caractérise par trois fonctions : l'expression, la représentation et la signification.

La fonction expressive correspond au niveau de la perception des choses. On le voit nettement dans la constitution du mythe qui naît — par fascination ou par peur — de la distinction de certaines choses par rapport à un fond. Le sacré ne naît pas de l'objet mais du sentiment qui met en relief cet objet.

La fonction représentative s'étend aux relations entre les choses. C'est le domaine de l'intuition, à mi-chemin entre la perception purement sensible et la conceptualisation strictement intellectuelle. Elle organise un monde fluide sans pour autant en extraire des lois fixes. Il y a un certain détachement par rapport aux choses qui ne sont plus perçues en elles-mêmes, mais pour les rapports spatiaux, temporels, numériques, etc. qu'elles entretiennent.

16. *PFS* III, p. 60.

17. *PFS* III, p. 13.

La fonction significative est une pure pensée théorique, la conceptualisation des relations pures, alors que les deux fonctions précédentes fournissent des conceptions naturelles du monde. Si nous avions une relation immédiate aux choses avec la fonction expressive et médiate pour la fonction représentative, il y a une séparation totale d'avec le sensible dans les concepts scientifiques.

Les trois fonctions du symbole sont un parcours de tout le champ de relations possibles entre l'homme et le réel, de la plus directement sensorielle à celle hautement abstraite, de la sensibilité corporelle à la conceptualisation intellectuelle. Le filtre du milieu réfringent était nécessaire pour rendre visible toute cette diversité de la perception et de son organisation en représentation.

Les métaphores de la réfraction n'ont pas pour seule vertu de nous présenter tout le panorama des modes d'associations particuliers de la conscience, elles permettent également de caractériser la spécificité des formes symboliques qui est particulièrement intéressante dans un contexte pluridisciplinaire comme l'est la PFS.

2. 2. *L'indice de réfraction*

L'œuvre de Cassirer est traversée par deux grandes démarches théoriques complémentaires, la première étant une mise en évidence des catégories invariantes que l'on retrouve dans les différentes formes symboliques et la seconde consistant à montrer que malgré cette structure commune, chaque forme découpe le monde de manière unique. Pour reprendre notre métaphore optique, les formes symboliques ont ceci de commun qu'elles ont toutes un indice de réfraction, mais que chaque indice est spécifique à une seule forme.

Le langage permet d'illustrer cette double démarche : l'intuition du temps se retrouve dans toutes les langues, mais exprimée de façons multiples. Le français fait une séparation entre le présent, le passé et l'avenir, l'anglais distingue l'action continue de l'action achevée, tandis que le tlingit ne tient compte que du «maintenant», fondant le passé et l'avenir en un seul temps «non-présent». Citons encore le bakairi qui ne possède pas de «temps» au sens que l'esprit européen donne à ce terme, remplaçant les flexions verbales par des expressions modales dont il est très difficile de déterminer la valeur, ou encore certaines

langues de «primitifs¹⁸» qui comptent jusqu'à trente-huit formes à l'indicatif.

La notion de «spécificité» de l'indice de réfraction est, à mon sens, synonyme d'«irréductibilité». Margré leurs points communs, les formes symboliques ne peuvent pas se réduire l'une à l'autre. L'intuition du nombre pour le kwakiutl qui n'a pas une idée clairement développée de la pluralité est incomparable à celle que peut avoir un mathématicien. On peut aussi imaginer qu'un fait réel donne naissance à un roman et à un film. Or, le langage et l'art sont deux formes symboliques qui vont réorganiser cette matière dans des perspectives très différentes. La présentation spatio-temporelle des personnages et des objets suffira à nous en convaincre. Et un film tiré d'un roman n'est en aucun cas la traduction de celui-ci.

2. 3. De la réflexion à la réfraction : une hypothèse de travail

J'ai signalé que les métaphores autour de la réflexion se trouvent principalement dans les deux premiers volumes de la *PFS* et celles de la réfraction exclusivement dans le troisième tome. Ceci peut s'expliquer par le fait que la réflexion qui sert de base historico-épistémologique doit logiquement précéder la réfraction qui introduit à la théorie du symbole. Mais il y a un autre point sur lequel il faut s'interroger : pourquoi les métaphores de la réflexion ne s'appliquent-elles qu'au langage¹⁹ alors que celles de la réfraction s'étendent à toutes les formes symboliques ?

La première réponse que j'apporterai, c'est que le langage a une place particulière en ceci qu'il est partie intégrante de toutes les formes symboliques : le mythe est langage, la connaissance scientifique est langage, la religion est langage. Or, le langage ne constitue qu'une partie des formes symboliques, de même que l'esprit ne se réfléchit pas entièrement dans le langage, nous n'avons que des traces du résultat de ses opérations sans avoir directement accès à son activité. Donc, la double perspective

18. *PFS I*, p. 180.

19. J'ai indiqué plus haut que l'on trouve des métaphores autour de la réflexion dans les deux premiers volumes de la *PFS*. Mais on ne trouve le «miroir» et le «reflet» dans le mythe que quand on considère son aspect strictement langagier où se reflète, par exemple, la mise en scène du monde intérieur et extérieur, du subjectif et de l'objectif.

dans laquelle il faudrait travailler, pour prolonger le travail de Cassirer, serait d'une part de saisir la partie non langagière des formes symboliques et, d'autre part de cerner les activités non langagières de l'esprit. Ce projet nous permettrait par ailleurs de rapprocher Cassirer des travaux de J. Piaget et M. Minsky en sciences cognitives.

3. La métaphore comme style philosophique

Nous avons tenté de montrer jusqu'ici que la métaphore est l'instrument privilégié pour présenter la phénoménologie de la connaissance construite par Cassirer, dans l'esprit qu'Hegel a donné à ce terme :

la phénoménologie devient le présupposé primordial de la connaissance philosophique, qui doit embrasser la totalité des formes de l'esprit, totalité ne pouvant selon lui devenir visible que dans le passage d'une forme à l'autre²⁰.

La vision hégélienne de la phénoménologie se voit complétée par les apports de Husserl qui a su écarter l'étude des formes structurelles de l'esprit des méthodes pratiquées en psychologie, et distinguer les actes psychiques des objets auxquels ils s'appliquent. Cassirer fait fusionner la phénoménologie de Hegel et de Husserl dans la même volonté de redéfinir l'être de l'esprit comme un «sujet²¹» et non plus comme une «substance».

Mais la métaphore, outre son rôle d'introductrice à la phénoménologie, n'est-elle pas aussi l'expression même du style symbolique dans la mesure où elle nous aide à connaître les choses par les trois fonctions du symbole ? Premièrement, les métaphores de la réflexion, dans leur fonction expressive, nous montrent l'esprit dans le langage. Il serait par ailleurs bien difficile de saisir cet objet sans avoir recours à des métaphores. Deuxièmement, la fonction représentative est la fonction de la métaphore par excellence puisqu'elle donne à voir la relation langage / esprit par analogie avec celle qu'il y a entre le miroir et le reflet. Mais la métaphore n'est pas qu'une simple comparaison ni une mise en relation terme à terme. Elle trouve son accomplissement dans la fonction significative, où la réflexion et la réfraction ouvrent

20. Cf. *PFS II*, p. 27 et 44.

21. *PFS III*, p. 8.

sur le renversement épistémologique et la nouvelle tâche de la philosophie : la phénoménologie de la connaissance. La métaphore reproduit donc les trois paliers de la connaissance que nous livre le symbole : celui des choses, celui des relations entre les choses et celui des relations pures.

Avec Michel Serres²², nous dirons que le style a pour rôle de formaliser les idées quand les langages formels — par exemple mathématique ou logique — ne peuvent le faire. On crée un style quand, au lieu d'inventer un nouveau vocabulaire, on raffine le langage quotidien au maximum. Ainsi, tel Platon qui recourt au mythe plutôt qu'aux termes techniques, Cassirer introduit aux fonctions symboliques par le biais des métaphores optiques, tout en nous mettant en garde sur le choix de celles-ci, certaines devant être abandonnées (métaphore naïve du «reflet») au profit des autres (métaphores de la réfraction). Dans le même ordre d'idées, Derrida signale utilement la double portée de l'usure propre à la métaphore :

l'effacement par frottement, l'épuisement, l'effritement, certes, mais aussi le produit supplémentaire d'un capital, l'échange qui, loin de perdre la mise, en ferait fructifier la richesse primitive, en accroîtrait le retour sous forme de revenus, de surcroît d'intérêt, de plus-value linguistique, ces deux histoires du sens restant indissociables²³.

La métaphore idéaliste du miroir pourrait être comparée à une catachrèse, une métaphore lexicalisée qui a progressivement perdu son sens. En la modifiant et en ajoutant une dimension réfractrice à celle de la réflexion, Cassirer réussit un véritable coup de force : il fait passer les métaphores optiques du sens négatif de l'usure à son sens constructif, il enrichit la signification des métaphores optiques en leur conférant une «profondeur», un déploiement qu'elles ne pouvaient avoir avec le seul reflet. Le principe dynamique propre à Cassirer se concrétise donc à nouveau dans l'élimination des insuffisances de la connaissance comme miroir du monde afin d'exposer tout le spectre réfracté des symboles dans lesquels l'esprit se saisit.

22. Michel SERRES, *Eclaircissements. Entretiens avec Bruno Latour*, Paris : François Bourin, 1992.

23. Jacques DERRIDA, «La Mythologie blanche», in *Marges de la philosophie*, Paris : Minuit («Critique»), 1972, p. 268.

4. La métaphore absente : «le kaléidoscope»

Pour mieux comprendre *La Philosophie des formes symboliques* je pense qu'il faut la lire à la lumière d'une troisième métaphore, celle du kaléidoscope. Elle ne se trouve pas sous la plume de Cassirer mais elle permet d'en saisir toute la variété, toute la qualité dans l'interdisciplinarité. Il est toujours impressionnant de faire la liste des auteurs auxquels Cassirer fait référence, car on ne semble jamais en voir le bout. Comment, en effet, le suivre dans toute l'histoire de la philosophie et ses connaissances encyclopédiques quand il explique les significations qu'ont pris les concepts à travers les siècles. On connaît ses lectures de Helmholtz, Humboldt et Herder pour le langage, de Frazer, Lévy-Bruhl et Usener en anthropologie ou de Goldstein et Gelb en psychologie, pour ne citer que les plus illustres. Enfin, Cassirer ne s'est pas «limité» aux sciences humaines ; rappelons qu'il présenta à Albert Einstein un travail important sur la théorie de la relativité que le physicien jugea d'un grand intérêt.

Cette mosaïque vivante de domaines de recherche et d'auteurs que Cassirer fait graviter autour du symbole doit en fait être rattachée au kaléidoscope dont elle tire son origine, je veux parler de la Bibliothèque de Warburg, ce lieu à mi-chemin entre «la réalité fantastique et l'utopie raisonnable²⁴». Cassirer, quand il vint s'installer à Hambourg en 1919, déclara que cette bibliothèque était dangereuse par l'abondance de ses richesses et qu'il fallait soit s'en tenir éloigné soit y rester enfermer pendant de nombreuses années laborieuses. On imagine aisément qu'il ne put résister à cette «documentation presque incomparable par sa richesse et sa nature, dans les domaines de la mythologie et de l'histoire des religions²⁵». Il faut préciser que la bibliothèque répondait à un type de classement tout à fait particulier, kaléidoscopique précisément. La loi du bon voisinage régnait entre les ouvrages sur le mythe et la philosophie, la magie et la logique, l'astrologie et les sciences exactes, concourant à une vaste «Encyclopédie du savoir, et [à l'] incarnation de l'idée

24. Eveline PINTO, «Cassirer et Warburg : de l'histoire de l'art à la philosophie de la culture», in *Ernst Cassirer de Marburg à New-York*, éd. J. Seidengart, Paris : Cerf, («L'itinéraire philosophique»), 1990, p. 269.

25. *Idem*, p. 263.

d'unité, de l'unité méthodologique de tous les champs et de tous les courants de l'histoire intellectuelle²⁶».

Les deux principes d'organisation de la bibliothèque, l'extension des domaines et leur rattachement à un principe unifiant ne sont pas sans rappeler la diversité des particules, tantôt projetées tantôt rassemblées dans le kaléidoscope. Et ce double mouvement se trouve également au sein de la démarche cassirérienne. La bibliothèque de Warburg fut pour Cassirer un trésor considérable où il put puiser une quantité monumentale de données empiriques, par exemple dans les centaines d'ouvrages sur les langues à travers le monde, sur le mythe dans différentes civilisations ou sur le symbole dans de nombreuses cultures. Mais ce recensement ne doit pas se limiter à une simple collection, une liste d'exemples, il prend tout son sens dans l'imposant travail de synthèse théorique qu'opère Cassirer, définissant les invariants, les structures intuitives (temporelle, spatiale, numérique, etc.) qui sous-tendent chaque forme symbolique. Nous retrouvons ici toute la dynamique propre à Cassirer dans une recherche qui alterne l'analyse et la synthèse. La métaphore optique de la réfraction est une autre illustration de ces deux procédés puisqu'elle permet d'étudier le spectre lumineux dans tout son déploiement, puis de déterminer l'indice de réfraction propre à la forme symbolique en question.

5. Conclusion

Ce qui me semble important et intéressant à retenir, c'est que la PFS n'est pas tant un palais des miroirs qu'un vaste jeu de prismes. Il faut se libérer d'une conception trop limitée de la connaissance comme reflet du monde, car si quelque chose se refléchit, c'est l'esprit dans ses structures perceptives, intuitivo-représentatives et relationnelles. La philosophie doit se libérer des métaphores de la réflexion pour s'adonner à la caractérisation du symbole que nous livre la loi de la réfraction. On ne peut connaître qu'à travers la double démarche réfractrice consistant, d'une part, à étudier le spectre lumineux décomposé en ses multiples couleurs et, d'autre part, à déterminer la spécificité de la nature du prisme, c'est-à-dire son indice de réfraction. Le sym-

26. *Idem*, p. 269.

bole est le foyer de convergence par excellence de toutes les formes de la connaissance, des multiples biais par lesquels l'esprit rend compte de sa vision du monde.

Les trois fonctions du symbole, l'expression, la représentation et la signification, sont — comme nos trois métaphores optiques — autant d'étapes nécessaires, de strates d'activité dynamiques pour accéder au développement en spirale de la philosophie des formes symboliques. Le miroir et le reflet nous présentent le matériau à partir duquel Cassirer va construire sa philosophie, l'esprit et le langage. La réfraction nous aide à établir des relations entre ces entités, comment elles se mettent en scène l'une par rapport à l'autre. Enfin le kaléidoscope nous en livre la signification et la portée, c'est-à-dire comment «le langage, le mythe et l'art [font] sortir d'[eux-mêmes] un monde de formes particulières qui doivent être comprises comme l'expression de l'activité autonome de l'esprit, de sa "spontanéité"²⁷».

Je ne puis qu'espérer que les métaphores optiques ne se retournent pas contre leur utilisatrice : ne suis-je pas en effet passée à la vitesse de la lumière sur la matière extrêmement vaste de la *PFS* ? Ou, pire, ne suis-je pas victime, dans le cadre de la réfraction, du principe de «réflexion totale», ayant attaqué avec un angle trop plat, ne réussissant pas même à pénétrer la surface du milieu ? Mais n'est-ce pas le propre de la métaphore que de sélectionner un certain nombre d'éléments utiles à la comparaison tout en laissant à part les analogies qui ne seraient pas opérantes ?

Nathalie JANZ

27. *PFS* II, p. 254.

